

OLIVER ROHE

MA DERNIÈRE
CRÉATION
EST UN PIÈGE
À TAUPES

KALACHNIKOV, SA VIE SON ŒUVRE

roman

BABEL

Le présent texte est une adaptation d'une pièce radio-phonique pour France Culture, AK-47.

*Si, plus semblables aux choses, nous
nous laissons terrasser par une aussi
grande tempête –, comme nous serions
vastes et anonymes.*

R. M. RILKE

Il pourrait ressembler à n'importe quel vieillard de notre entourage et de notre imagination. Un vieillard avec des cheveux gris fins, un visage parcheminé et un teint cireux, presque cadavérique, avec une peau affaissée et des mains tavelées. Il pourrait être assis en ce moment sur un banc un peu à l'écart, sous un grand arbre, dans un jardin public. Il serait en train de nourrir des pigeons, de regarder des enfants jouer de l'autre côté de la pelouse ou de lire son quotidien préféré. Il serait veuf depuis plus de dix ans. Il n'aurait plus beaucoup d'amis encore en vie et sa descendance, ses enfants et ses petits-enfants, n'auraient dans l'ensemble que très peu de temps à lui consacrer. Au début, il s'en offusquerait, de cet abandon, puis il finirait par l'accepter et même par le comprendre. Il se sentirait assez seul la plupart du temps, mais il se sentirait seul dans sa propre maison. Car il aurait cette chance, peut-être, ce privilège inestimable d'habiter toujours chez lui, dans sa petite maison de deux étages, parmi ses vieux meubles et sa collection de bibelots, parmi ses albums photos et ses odeurs familières. Et chez lui, dans sa propre maison, après sa promenade au

square et son dîner frugal, il s'endormirait la bouche ouverte devant son écran de télévision.

Ce serait quelqu'un qui s'emmerde, qui attend et qui s'emmerde. Un vieillard comme les autres, comme tous ceux qui peuplent notre entourage et notre imagination.

Oui.

Sauf que lui n'est pas un vieillard comme les autres. Pas tout à fait. Pas complètement.

S'il est bien ce vieux monsieur avec des cheveux gris fins, avec une peau cireuse et avec des mains toutes tavelées, s'il peut partager avec le vieillard quelconque un certain destin physique, une haleine, des fuites, un certain pourrissement interne, peut-être même des lenteurs, des oublis rageants et des radotages, notre vieillard, lui, pour commencer, contrairement à tous ceux qui peuplent notre entourage et notre imagination, ne donne jamais à manger aux pigeons. Il le disait lui-même : *rien d'humain ne m'est étranger. J'aime la pêche, la chasse et les femmes.* Comme ça, dans cet ordre.

Notre vieillard avait dit *j'aime la pêche, la chasse et les femmes* et il est né en 1919 dans le village de Kourya, dans la région de l'Altaï, au sud de la Russie. Il est né au sein d'une famille de paysans modestes mais propriétaires de leur terre, une famille nombreuse et probablement unie, comptant pas moins de dix-neuf frères et sœurs, dont une bonne dizaine mourra de maladies, d'accidents et d'autres calamités arbitraires, parce que c'était comme ça à l'époque : on enfantait plus large pour s'assurer que dans le tas au moins quelques-uns survivraient.

À l'époque nous étions tirillés, nous n'avions pas d'issue, à l'époque nous étions soumis à un terrible dilemme.

En ces temps pour nous reculés du progrès technique il y avait d'un côté des fusils puissants et précis pouvant atteindre des cibles de longue portée et de l'autre des pistolets-mitrailleurs capables d'arroser en abondance sur des distances assez courtes. Armé d'un fusil solide le soldat était confronté à la lourdeur et à l'absence d'automatisme dans les tirs, tandis qu'avec le pistolet-mitrailleur il devait le plus souvent s'attendre à affronter des problèmes de verrouillage et de fiabilité réduite.

Le soldat et surtout les supérieurs hiérarchiques qui décidaient pour lui devaient invariablement trancher entre la précision et l'abondance du feu, entre l'encombrement matériel et les problèmes de sécurité. Le soldat pouvait quant à lui mourir également de l'un ou de l'autre.

C'était pour l'infanterie de l'époque surtout une affaire de munitions, de cartouches, de diamètres. La grande cartouche du fusil, la petite munition du pistolet.

Il fallait maintenant inventer le bon calibre, le calibre adapté aux temps nouveaux.

Maintenant nous étions mûrs pour un nouveau calibre.

Et puis il y avait eu la révolution d'Octobre.

La guerre civile, l'Armée rouge, le communisme de guerre, Staline succédant à Lénine, les premiers indices du dévoiement, toute une chaîne d'événements

historiques que nous connaissons, dont nous connaissons aujourd'hui la scansion.

Avec sa famille de paysans de l'Altaï, avec son père sévère et sa maman aimante, avec ce qu'il restait de ses frères et sœurs, tous sympathiques et espiègles, il avait été condamné à la déportation. Parce qu'il y avait effectivement eu les expropriations et la collectivisation, la famine et les liquidations physiques, parce qu'il y avait eu les déplacements de populations, le brassage des minorités et le peuplement forcé de la Sibérie. Et c'est bien sûr en Sibérie que sa famille de koulaks, de paysans modestes mais de paysans propriétaires, quand même, de petits privilégiés, que sa famille nombreuse et dans l'adversité toujours unie avait dû s'exiler du jour au lendemain. Il aimait vraiment beaucoup sa famille. Il l'avait dit lui-même : *J'adorais ma famille. Je suis reconnaissant à mes parents de m'avoir mis au monde, et de pouvoir vivre sur cette terre.* Et qui dit déportation dit voyage en train, on l'imagine dans des wagons à bestiaux surpeuplés et étouffants, trop chauds, trop moites, des étuves sans latrines et sans fenêtres, la plupart du temps debout et les jambes peu à peu comme une rage de dents, à l'étroit parmi des gens sales, de plus en plus puants et même pour beaucoup malades, toute une masse compacte de voyageurs anéantis dans leurs corps et dans leurs nerfs qu'on imagine souvent pleurant et râlant de douleur, de haine et de fatigue, et tout ça sur plusieurs jours, pendant huit jours et huit nuits insoutenables, le temps d'arriver enfin à la gare de Taïga. D'où lui et sa famille, une fois bousculés hors du wagon à

bestiaux et triés comme tels par des miliciens sur les quais, s'enfonceront ensuite sous la surveillance de leurs gardes dans les profondeurs glaciales de la Sibérie, sur des traîneaux, sur des chevaux et par intermittence sur leurs seules jambes suppliciées, là encore pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, à travers des paysages inconnus qu'on imagine à la fois somptueux et terrifiants, parce que c'est la Grande Russie, pour parvenir morts d'épuisement jusqu'à leur destination finale : un village morne et glacial à quelque cent quatre-vingts kilomètres de Tomsk.

Comme souvent dès qu'il s'agit d'ingénierie industrielle, ce seront d'abord les Allemands qui le concevront, le bon calibre, le calibre qui sied aux temps nouveaux. *7,92 par 33 mm Kurz*. Soit une solution médiane, une troisième voie, un amalgame possible entre la grande munition du fusil et la petite munition du pistolet-mitrailleur. Une trouvaille simple mais géniale qui avait produit d'excellents résultats dans les phases d'expérimentation et qui avait été ensuite approuvée et validée en très haut lieu par le chancelier du III^e Reich en personne.

7,92 par 33 mm Kurz : ce sont ces chiffres et ces dimensions révolutionnaires, rassemblés sous cette appellation austère mais magique, qui avaient servi dès lors de standard à toutes les munitions fabriquées par l'industrie d'armement individuel allemande et mises à la disposition de l'infanterie de la Wehrmacht pour son offensive totale et suicidaire contre les armées soviétiques. Lesquelles armées

soviétiques mettront évidemment la main sur des exemplaires de ces calibres révolutionnaires et tenteront alors, non sans difficulté, de s'adapter à leur tour aux temps nouveaux qui exigeaient ainsi, pour des raisons de configuration spatiale et temporelle des combats, de stratégie d'attaque et de défense, qu'on règle une bonne fois pour toutes ce terrible dilemme des munitions et qu'on adopte par conséquent un armement individuel inédit.

Maintenant nous tenions enfin le nouveau calibre.

En Sibérie, dans son lointain village de déportés, presque à sa descente du train, il avait été très vite contraint de prendre part aux travaux champêtres. Immédiatement il s'était mis à arracher des mauvaises herbes, à labourer le sol, à semer des graines et à arroser des graines, à attendre dans la crainte et l'impatience que la terre veuille bien les régurgiter en aliments comestibles. Il trayait les vaches au petit matin et à la tombée de la nuit il rapatriait le bétail. À la tombée de la nuit la fratrie fourbue et affamée mangeait sa soupe en vitesse, le père parlait peu, la mère comblait les silences. Les jours de relâche, il transportait quand même des branches d'un endroit à un autre, découpait des bûches, remplissait des brouettes, déversait leur contenu au pied du mur extérieur de la maison. À peine pubère, sitôt atteint l'âge de 10 ou 11 ans, il avait ainsi découvert la hache, la scie, la serpe, les pelles, les râpeaux, les outils et les méthodes rudimentaires de domination de la nature, de correction perpétuelle du vivant.